

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Bartholomé Bennassar
(séance du lundi 3 février 2003)

Pierre CHAUNU : Je tiens à saluer l'intelligence et le courage que le communicant a manifestés dans son livre, d'une part en analysant parfaitement la personnalité de Franco, d'autre part en s'attaquant à un mythe.

Quelque peu en marge de votre propos, je m'interroge sur l'évolution de la fécondité en Espagne. La chute est aussi importante que brutale. Elle a en outre ceci de paradoxal qu'elle touche davantage les provinces jadis les plus catholiques pratiquantes. L'Italie connaît un phénomène assez semblable, mais la tendance s'y dessine plus tôt qu'en Espagne et moins brutalement.

L'Espagne était encore il n'y a pas tellement longtemps à 4 ou 4,5 enfants par femme et elle est tombée à 1,1, voire même moins de 1 dans certaines parties du pays. Pourriez-vous nous dire éventuellement un mot des causes de ce phénomène ?

*
* *

Alain BESANÇON : Par rapport aux autres dictateurs, Franco un homme que l'on pourrait qualifier de normal. Sans doute est-il dur, mais il n'est certainement pas un idéologue. Son souci, en 1942-43, n'est-il pas de nourrir l'Espagne, ce dont un dictateur idéologue se serait peu soucié ? En 1956, il reconnaît les succès de ses ministres libéraux, ce que n'aurait jamais fait ni un Lénine, ni un Hitler.

Mais il y a un point mystérieux. Ce sont les 27500 fusillés après la fin de la guerre civile. Franco a-t-il eu un comportement rationnel ou irrationnel ? Je penche pour la première hypothèse. Nous savons que Franco n'agissait ni par cruauté, ni par idéologie. Il savait que l'Espagne pourrait bientôt entrer en guerre et sans doute préférerait-il voir ses ennemis au cimetière plutôt qu'en prison, lieu d'où l'on peut toujours sortir. J'aimerais savoir si vous partagez mon avis et si vous pensez comme moi que Franco, étranger au fanatisme, a simplement fait preuve de prudence, d'une prudence politique très rudement appliquée.

Pourriez-vous par ailleurs nous dire quelques mots d'un livre remarquable, intitulé *The Spanish Revolution*, de Burnett Bolloten. Ce livre montre le processus de transformation de l'Espagne en démocratie populaire, la première du genre en Europe, processus que Franco a bloqué.

*
* *

Jean-Claude CASANOVA : Permettez-moi de vous poser une question que les historiens n'aiment généralement pas, à savoir : Que se serait-il passé si ... ? Max Weber disait que cette question est la question historique essentielle. Elle seule permet de savoir ce

qui est important et ce qui ne l'est pas. Puisque les hommes politiques se la posent constamment avant de prendre une décision. Comme le passé est un ancien présent, il faut penser l'histoire comme l'ont pensée les hommes politiques et donc en envisageant les différentes probabilités.

Dans un petit livre paru il y a trois ou quatre ans, le diplomate italien Sergio Romano affirme que la victoire de Franco fut une excellente chose pour les démocraties occidentales. Mais pour pouvoir dire cela, il faut préalablement répondre à la question suivante : Si le mouvement militaire en 1936, 1937 ou 1938 avait été vaincu par la république, aurait-on vu l'émergence d'une démocratie populaire communiste ou d'un régime républicain semi-libéral ?

*
* *

Henri AMOUROUX : La guerre civile espagnole ne fut-elle pas pour les Français une guerre civile « à blanc » aux conséquences politiques considérables ? Si l'on prend la presse française de l'époque, on distingue deux clans qui s'affrontent avec une passion extraordinaire. Les uns dénoncent les crimes rouges (il y eut 6832 prêtres, dont 13 évêques et 300 religieuses exécutées). Les autres recrutent pour les Brigades Internationales et la France est, me semble-t-il, le pays qui a le plus donné pour les ces Brigades.

Ma deuxième question porte sur les opérations militaires. L'armée espagnole comptait 140 000 hommes, dont 100 000 en Espagne et 40 000 en Afrique. L'armement était quasiment inexistant ; il y avait très peu d'avions et pas de chars. Les armes modernes furent fournies par les Russes, un peu par les Français, par les Italiens et par les Allemands. Pour quelle raison les Allemands ont-ils tiré des leçons de la guerre d'Espagne (ils ont entre autres changé leur système d'attaque avec les blindés) alors que les Français n'en ont tiré aucune ?

Quelle est l'image de Franco qu'ont les Espagnols d'aujourd'hui ?

*
* *

Gérald ANTOINE : J'apporte un témoignage qui peut, déboucher sur une question. Au printemps 1969, Franco demande à son ministre de l'Education Villar Palasi de prendre contact avec son homologue français Edgar Faure. Prudent, ce dernier ne répond pas lui-même à l'invitation, mais il dépêche à Madrid le Conseiller spécial que j'étais. A ma surprise, je me suis trouvé face à l'ensemble des Recteurs espagnols réunis autour du Secrétaire d'Etat à l'Enseignement supérieur. Leurs réactions à mon exposé montrèrent qu'ils étaient vivement intéressés par la « loi d'orientation » promulguée en France. Ils portèrent une attention particulière d'un côté à la mise en œuvre du concept de « participation » dans le domaine universitaire, de l'autre au projet de créer des Conseils régionaux de l'enseignement supérieur et de la recherche unissant entre autres le monde de l'université et celui de l'entreprise.

Vous avez dit que Franco préparait, « consciemment ou non », l'avenir d'une véritable classe moyenne. L'épisode que je viens de relater ne tend-il pas à prouver que sa démarche, en ce qui regarde la 'avenir de l'Education, était parfaitement consciente ?

*

* *

Thierry de MONTBRIAL : Vous avez mentionné très rapidement l'Opus Dei, dont le fondateur vient d'être canonisé, ce qui peut étonner. Quel fut le rôle de l'Opus Dei dans l'Espagne franquiste ?

Franco avait-il un vrai projet politique ? Avait-il une vision pour l'Espagne et pour l'Europe ?

A la veille de la mort de Franco, en 1975, beaucoup de dirigeants occidentaux craignaient une catastrophe. Henry Kissinger, alors Secrétaire d'Etat, craignait de voir se constituer un régime communiste. Il n'en fut rien. Est-ce parce que Franco aurait tellement bien préparé sa succession que le Roi Juan Carlos ne pouvait que réussir ?

*
* *

Jean TULARD : Dans la galerie des dictateurs qui nous sont présentés figure une constante : la cinéphilie. Vous avez cité un très bon film inspiré par Franco : *Racines*. J'en citerai un autre : *Agustina de Aragón* de 1950. C'est le moment où l'Espagne est boycottée par les démocraties. Agustina de Aragón est, à l'instar de Louise de Prusse pour Hitler, une héroïne nationale. Et comme dans *Les cents jours* de Forzano, déjà évoqué ici, *Agustina de Aragón* met en scène Napoléon, l'héroïne ayant mené la résistance lors du siège de Saragosse par les troupes impériales. Nous aurons l'occasion de voir que Staline et Hitler ont eux aussi inspiré des films mettant en scène Napoléon. A défaut des droits de l'homme, le septième art doit beaucoup à tous ces dictateurs.

*
* *

Edouard BONNEFOUS : Quelle était l'attitude des Basques sous Franco ? En ce qui concerne la Catalogne, il semble que Franco ne se faisait pas beaucoup d'illusions et était plutôt résigné à leur indépendance.

*
* *

Jean BAECHLER : J'éprouve un certain malaise conceptuel. Après l'excellente communication sur Mussolini que nous avons entendue la semaine dernière, je me suis trouvé dans l'impossibilité de comprendre les raisons pour lesquelles Mussolini avait recherché, conservé et exercé le pouvoir. Aujourd'hui, votre excellent exposé sur Franco propose une réponse, mais qui ne me donne pas entièrement satisfaction. Vous nous avez en effet expliqué que Franco voulait le pouvoir pour le pouvoir, ce qui conceptuellement suppose qu'un moyen soit substitué à une fin et que la fin soit confondue avec une passion. C'est la définition

classique grecque de la tyrannie, c'est-à-dire l'exercice du pouvoir pour pouvoir satisfaire ses passions. Or, vous avez démontré que Franco n'était pas un tyran, au sens classique grec du terme. Alors qu'était-il ? Pourquoi voulait-il exercer le pouvoir ?

Deux hypothèses se présentent. La première est celle d'un dictateur à la romaine, version ibérique, qui ne vient pas au pouvoir pour régler, sur une courte période, une situation d'urgence par l'entremise d'une concentration extrême du pouvoir, mais s'y installe durablement pour en avoir pris le goût. La seconde hypothèse est celle du despotisme éclairé ; au XVIII^e siècle, les despotes éclairés voulaient instaurer une monarchie administrative à la française. Franco serait-il un analogue contemporain, soucieux de donner enfin à l'Espagne son statut moderne européen d'Etat-nation ?

*
* *

Alice SAUNIER-SÉÏTÉ : Vous nous avez parlé d'un homme que son père jugeait médiocre, qui a fait des études médiocres et qui avait peu de culture. Mais vous avez souligné son aptitude à juger les hommes, clef, peut-être, de sa réussite. N'avait-il pas également une grande aptitude à se juger lui-même, à juger ses propres défauts ?

*
* *

Alain PLANTEY : Franco était assurément un grand Espagnol, très représentatif de son pays et de sa culture. Cela dit, il était aussi le dernier survivant des grands dictateurs de la guerre. Possède-t-on des documents faisant état des jugements respectifs qu'ont porté sur Franco Hitler, Mussolini, Pétain ?

*
* *

Jacques LEPRETTE : Un assez grand nombre de républicains espagnols se sont engagés dans la Légion Etrangère vers 1943. Est-ce que ce phénomène a fait l'objet de commentaires dans la société espagnole ou est-il passé sous silence ?

*
* *

Réponses : Je voudrais répondre tout d'abord brièvement à quelques questions. Il est exact que j'ai oublié de faire allusion au très gros travail de Bolloten, que je n'ai découvert qu'après avoir rédigé *Franco*.

A propos des Basques, je dirai que la répression franquiste au pays basque a été bien moindre que celle menée en Catalogne. Les raisons en sont d'une part que l'une des provinces basques, l'Alava, avait combattu avec Franco et, d'autre part, parce que le Gipuzkoa et la Biscaye, considérés à l'époque comme majoritairement catholiques, apparaissaient comme beaucoup plus récupérables que, par exemple, la Catalogne profondément travaillée par l'anarchisme. Il faut également considérer le fait qu'à partir du moment où le pays basque a été occupé, la plupart des Basques se sont totalement désintéressés de la guerre civile. Enfin, on remarquera que les Basques ont été assez nombreux dans les allées du pouvoir franquiste.

Je voudrais à présent évoquer les classes moyennes. Il semble qu'au moins à la fin de sa carrière, Franco ait eut l'idée de transformer la société espagnole. On raconte qu'il aurait dit qu'un de ses grands mérites aurait été d'avoir créé les classes moyennes, mais rien ne vient prouver qu'il a véritablement prononcé ces paroles.

Bien que je n'adhère pas du tout à l'Opus Dei, je considère que pendant un certain temps cette structure a exercé un rôle positif en Espagne, ne serait-ce qu'en amenant des gens compétents au pouvoir. Pour avoir eu un long entretien avec ce personnage peu ordinaire qu'était Lopez Rodo, je crois qu'il a contribué à persuader Franco qu'il fallait aller vers une libéralisation relative, parce que cela correspondait au sens de l'histoire.

Franco avait certes la passion du pouvoir, mais il avait également été converti à ce que l'on appelait le « régénérationnisme ». C'était l'idée que l'Espagne était tombée très bas, qu'elle avait atteint le fond après la défaite de 1898 contre les Etats-Unis et que l'armée devait jouer un rôle fondamental dans sa régénération. Or Franco a toujours considéré les hommes politiques issus de l'armée comme supérieurs aux civils. Il a admiré Nasser, Pétain, De Gaulle, Eisenhower. On peut donc dire qu'il a mis sa passion du pouvoir au service d'un patriotisme espagnol fort et au service d'une idée.

En revanche, je ne crois pas que franco, un pragmatique, ait conçu une sorte de monarchie administrative. Il ne faut pas oublier que ce sont ses collaborateurs qui ont tenté d'organiser l'Etat : son beau-frère Serrano Suñer d'abord, pour qui l'Etat fasciste italien était le modèle mais l'Elise espagnole était opposée à cette évolution. Et surtout, à partir de 1957, Laureano Lopez Rodo qui a été le concepteur des réformes administratives de ce que l'on a appelé le « tardofranquisme. »

Le chiffre de 27 800 exécutés après la guerre civile a été avancé. En fait, la découverte depuis lors de fosses communes nous amène à quasiment doubler ce chiffre. Il ne faut pas se leurrer. Les six premiers mois de la guerre d'Espagne ont été atroces, dans les deux camps. Il y a avait d'un côté la volonté de la terreur, c'est indéniable. Mais l'autre côté ne le cédait en rien au premier. La spontanéité révolutionnaire avancée parfois pour expliquer des exécutions sommaires est démentie par les archives, qui montrent, par exemple dans les Asturies, des fichiers très détaillés qui devaient servir à exécuter tous les gens de droite.

Cette horreur partagée a eu des conséquences en Espagne même. La répression franquiste s'est en effet prolongée après la victoire même de Franco. Et je doute que le comportement de Franco soit tout à fait explicable rationnellement. Son discours de 1969 au Valle de los Caidos, vingt ans après la guerre, est toujours un discours de guerre, un discours d'alerte.

Il est exact que les Allemands ont tenu compte du laboratoire qu'a été la guerre civile : ils ont notamment modifié, en le renforçant, le blindage de leurs chars. Les Français n'en ont

pas tenu compte et ce n'est pourtant pas faute de rapports lucides des attachés militaires ou d'observateurs français. Mais on sait que De Gaulle, à la même époque, plaidait vainement pour le développement des chars.

L'image de Franco dans l'Espagne actuelle est dans l'ensemble négative et, surtout, peu nuancée.

On pourrait peut-être dire que l'Espagne est devenue ce qu'elle est à la suite de la réflexion sur ce qu'a été l'horreur de la guerre civile.

Cela m'amène à envisager ce qui se serait passé si ... Si le mouvement militaire avait été vaincu d'emblée, dès 1936, il est peu probable que le parti communiste, minuscule, représenté par dix-sept députés seulement, aurait été à même de prendre le pouvoir. En outre, si la guerre avait pris fin, le parti communiste n'aurait pas eu l'aide de l'URSS et il n'aurait pu grandir.

Par contre, si la guerre s'était terminée en faveur de la république en 1938, on aurait certainement évolué vers la démocratie populaire et l'Espagne n'aurait pas fait l'économie de la terreur stalinienne.

Je voudrais ajouter qu'en dépit de l'image globalement négative de Franco dont je viens de parler bon nombre d'Espagnols sont conscients de ce qui aurait pu se passer en cas de victoire tardive, lorsque Negrin et les communistes mènent le jeu. J'ai reçu plusieurs lettres à ce sujet. En revanche, un historien qui a beaucoup de prestige en Catalogne mais dont je ne partage pas les vues, Josep Fontana, prétend que l'Espagne a accumulé un important retard économique à cause de la politique d'autarcie franquiste ! Bizarre, compte tenu de ses opinions, fortement imprégnées de marxisme !

La lucidité de Franco est évidente à l'égard des autres, moins à son propre égard. Franco avait en tout cas une grande capacité d'écoute, ce qui était décisif, car les gens, les ministres qui lui parlaient avaient le sentiment d'être importants.

Franco n'avait par ailleurs aucun doute sur sa légitimité, estimant qu'il avait dû prendre le pouvoir parce qu'il n'y avait plus d'Etat. Il n'était pas faux que l'Etat n'était plus capable de remplir une de ses missions fondamentales : assurer l'ordre public.

Vers la fin du règne de Franco, l'inquiétude est grande, non seulement chez Henry Kissinger, comme il nous a été rappelé par M. Thierry de Montbrial, mais chez tous les observateurs, espagnols ou étrangers. Personne ne semble avoir pris conscience que la mutation de la société espagnole avait déjà commencé. Beaucoup de personnalités importantes de la fin du règne franquiste ont d'ailleurs joué un rôle important durant la période de transition.

Franco a rencontré Hitler à Hendaye, mais les versions de cette entrevue varient de tout ou tout selon les sources. On ne sait qu'une chose, à savoir qu'Hitler a été très irrité par l'exposé de Franco sur l'histoire coloniale.

Il semble que le jugement d'Hitler sur Franco ait été sévère. D'une part, ses généraux jugeaient que le talent militaire de Franco était faible et d'autre part il lui en voulait beaucoup de n'avoir pas permis la réalisation de l'opération Fenix, jugeant que cette attitude était suicidaire, en quoi il se trompait. Mussolini était mieux disposé, mais ses généraux étaient aussi fort critiques à propos des conceptions stratégiques de Franco, tout en jugeant, comme Roatta, que la répression était trop dure. Il est à l'honneur des généraux italiens d'être intervenus pour tempérer cette répression, notamment après la prise de Malaga.

L'entrevue avec De Gaulle a été très intéressante. De Gaulle, qui n'était plus au pouvoir lors de cette entrevue, agissait sans doute par curiosité. Franco, lui aussi, était intrigué par le Général qui n'avait pas hésité à quitter librement le pouvoir.

La baisse de la fécondité a été effectivement très brutale après la mort de Franco. Cela s'inscrit sans doute dans un mouvement général qui a vu devenir louable tout ce qui était interdit auparavant, et blâmable tout ce qui était louable.

*
* *